





Pétra Werlé

de la nature des choses

Photographies de Frantisek Zvardon
Variations d'Ariane Chottin sur le thème
de « la reine Mab » de Shakespeare

extrait de Roméo et Juliette, acte I scène IV
(traduction de François-Victor Hugo)



Ces gens-là

Les gens libres le sont !

Ils n'ont pas à le démontrer.

En auraient-ils seulement l'envie ou le désir ?

Peut-être ne savent-ils même pas qu'ils échappent douloureusement à la conformité, à l'ordre social, à l'uniformisation des apparences et des idées.

Ils sont poètes, et tremblent d'émotion en se parant de varech et de plumes d'oiseau. Ils vont, sans souci des frontières, en chenilles non-processionnaires. En désordre absolu !

Ils ont des pensées de flores multiples, d'anémones coquelicots, de lotus bleu d'Egypte. De concert avec les marées.

Attentifs aux brises du matin, au sel de la mer délicatement déposé sur des ailes de papillon dont ils font des chapeaux.

Alors, ils saluent bien bas les champignons vénéneux.

Car l'amanite est susceptible. Elle tue sans remord les mouches, les panthères impolies, les Césars triomphants.

Les gens libres ont des doigts pour effleurer le dos des scarabées.

Au pousse-pied d'Asturies, ils marient la palourde, les plumes d'échassier, la chrysalide d'or. Ils s'enrobert de mousse et pensent à la mort.

Aux bagnes des Guyanes luxuriantes. Dans l'ombre des lianes constrictors.

Ces gens-là ont des dents. Elles leur servent parfois à sourire et à mordre. Les écorces de chênes en portent les blessures. Elles saignent en de riants torrents d'hydromel et de sève, où vont boire la libellule et l'abeille, le pic-vert et l'autour. À l'heure où des mouvements graciles demandent à la grande ourse de revenir sur terre.

Les gens libres ne sont pas en conflit avec l'univers.

Ils ont des vagues à l'âme. Des bleus comme des offrandes.

Ils aiment les chardons et les serres d'épervier. Ils pleurent en silence sous les eucalyptus. Ils implorent les fougères, les rouges-gorges graciles.

Ils nous supplient de vivre !

Erick Auguste

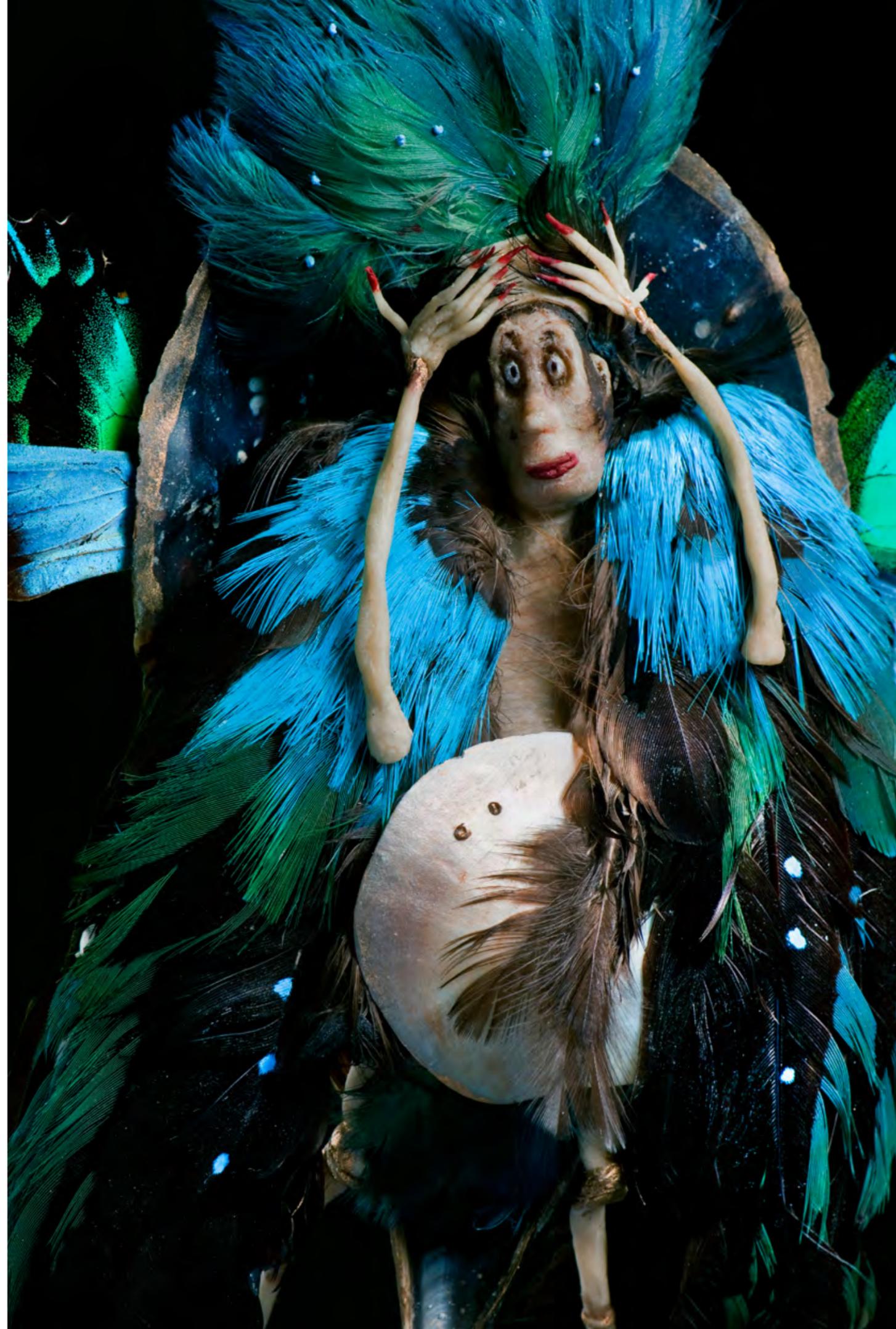
Les rênes, de la plus fine toile d'araignée ; les harnais d'humides rayons de lune.
L'ouïe s'est dispersée, le son glisse, se pose sur tes tibias où les tympanes s'ouvrent. Elle a passé des chaussons à tes pieds. Elle danse, les élytres écartés, ponctués de blanc.







«C'est la stryge qui, quand les filles sont couchées sur le dos, les étreint et les habitue à porter leur charge pour en faire des femmes à solide carrure »
— Ouvre les yeux, réveille-toi, crains-tu encore l'effondrement ? Regarde, toutes ces ailes sont de simples reprises, des bouts de membres anciens recyclés, de rêves et d'erreurs qui ont grandi ensemble et que tu as choisis.









Les rayons des roues
de son char sont faits
de longues pattes de
faucheux; la capote,
d'ailes de sauterelles

—tu l'entends ? Elle porte
le clairon des abeilles au
ras de l'eau, elle souffle
et la surface se ride, le
petit sylvain au ventre
gris la suit







elle galope de nuit en nuit
à travers les cerveaux
des amants qui alors
rêvent d'amour
— des lettres brillent,
disséminées, cherche-les
au pied du lit sur le sol
où courent Robert
le diable, les fourmis
rouges et les scarabées
bleus









son fouet, fait d'un os de
grillon, a pour corde un fil
de la Vierge
— elle danse, elle a quitté
le sol regarde, elle prend
de l'altitude, ses ailes en
combinaison de nylon
traversent les rêves des
jeunes filles







Elle est la fée
accoucheuse et elle
arrive, pas plus grande
qu'une agate à l'index
d'un alderman, traînée
par un attelage de petits
atomes à travers les nez
des hommes qui gisent
endormis
— elle arrive, menue
nymphe au corps de feu,
levant comme bras ses
ailes de fiancée, coiffée
de fourrure rousse, elle
murmure à ton oreille









elle tresse la crinière
des chevaux et dans les
poils emmêlés durcit ces
nœuds magiques qu'on
ne peut débrouiller sans
encourir malheur
— comment fait-on
pour s'arranger d'un
corps immobile, d'ailes
sans voler, de pattes
sans marcher, y a-t-il
un ordre, un sens, un
secret ? quelque chose à
découvrir ?







son cocher est un petit
cousin en livrée grise,
moins gros de moitié
qu'une petite bête ronde
tirée avec une épingle du
doigt paresseux
d'une servante
— tu ne peux que
l'attendre, toi, le sphynx,
creuser ta vitesse,
contenir ton élan, rester
suspendu au-dessus
des corolles, immobile
dans ton vol stationnaire







Cet ouvrage a été imprimé sur les presses de l'imprimerie _____

Dépôt légal : 3e trimestre 2010

Tous droits réservés pour tous pays.

ISBN : _____

éditions Castor & Pollux

38, rue Mareschal – 52000 Chaumont – Champagne

www.castor-et-pollux.com

